

BRUXELLES PATRIMOINES



Une publication de la Région
de Bruxelles-Capitale



HORS - SÉRIE
2013

LE PATRIMOINE ÉCRIT NOTRE HISTOIRE



**DES ORIGINES
À LA NAISSANCE
DE BRUXELLES...**
DE LA PRÉHISTOIRE
JUSQU'AU XIII^e SIÈCLE



Le peuplement ancien dans la région bruxelloise

PAULO CHARRUADAS,

Docteur en histoire, art et archéologie,
Université libre de Bruxelles

« Lorsque, de la balustrade de la place Poelaert, on découvre pour la première fois le panorama de Bruxelles, on cherche des yeux le fleuve qui a déblayé cette large vallée : on n'aperçoit qu'un espace entièrement bâti où la faible rivière qui s'écoule est devenue invisible »*

Pierre-Paul Bonenfant, 1989.

Ces quelques mots écrits en tête d'un article qui faisait le point sur l'histoire très ancienne de la région bruxelloise forment un témoignage émouvant d'un des premiers archéologues dans la ville conscient mieux que quiconque de ce qui nous sépare aujourd'hui de ce que fut Bruxelles autrefois. Depuis quelques années, l'archéologie régionale accomplit pleinement son œuvre et commence enfin à livrer ses premiers secrets... À Bruxelles, point de pyramide, mais la fascinante épopée d'hommes et de femmes, nos ancêtres, qui ont marqué de leur empreinte chaque étape de notre histoire.

L'OCCUPATION DE LA RÉGION À LA PRÉHISTOIRE

On connaît peu de choses sur la préhistoire bruxelloise. Les découvertes éparses faites pour le Paléolithique et le Mésolithique (800 000 à 6000 avant notre ère) sur le site de la région de Bruxelles ont mis en évidence quelques objets (outils, squelettes d'animaux), souvent résiduels, qui ne permettent guère d'appréhender sérieusement l'état du peuplement humain à cette époque. Tout au plus peut-on supposer qu'avant 10000 avant notre ère, fin de la dernière grande glaciation, la présence des hommes fut dans nos régions

Le site fortifié de Boitsfort-Étangs dans la forêt de Soignes (M. Vanhulst, 2013 © MRBC).

relativement faible et intermittente. Le potentiel archéologique demeure néanmoins bien présent en Région de Bruxelles-Capitale dans les couches sédimentaires les plus enfouies et en particulier dans la forêt de Soignes, formée vraisemblablement durant le Mésolithique (9500 à 6000 avant notre ère), qui a pu préserver son sol de l'urbanisation et de l'érosion naturelle grâce à sa couverture végétale.

Avec le Néolithique (6000 à 2200 avant notre ère), l'état de nos connaissances s'améliore. Cette période fondamentale de l'histoire de l'humanité correspond à un important bouleversement culturel, économique et démographique marqué par un profond changement dans les modes de vie. Le berceau de ce changement néolithique se situe au Moyen-Orient (en Mésopotamie, l'Irak actuel en grande partie). Sous l'influence de facteurs toujours débattus par les archéologues, certaines populations néolithiques se déplacèrent vers l'Europe et entrèrent en contact avec les groupes nomades de chasseurs-cueilleurs installés dans nos régions. Ces populations nouvelles, bien que migrantes, étaient toutefois de tradition sédentaires. Elles avaient adopté une mode de vie basé sur une économie de production (agriculture et élevage) et occupaient des villages ou du moins des habitats groupés.

On ignore exactement comment se déroula l'acculturation entre les deux groupes, mais il paraît probable qu'un tel changement n'eut pas lieu en un coup ni partout au même moment. L'habitat fortifié de «Boitsfort-Étangs» dans la forêt de Soignes, daté du Néolithique moyen (5050-2450), est l'un des témoins les plus spectaculaires de cette importante période (cf. encart). À partir de ce moment, l'archéologie révèle un outillage qui traduit une occupation et une empreinte plus forte de l'homme sur l'environnement naturel. On peut noter en particulier la découverte de nombreuses herminettes et de haches polies destinées à l'abattage en forêt et à la construction d'habitats en clairière. Suivent bientôt les outils en métal témoignant de la diffusion de la métallurgie (Âges des métaux, 2000 à 150 avant notre ère). Ces deux périodes

de l'histoire humaine correspondent à la première grande étape d'appropriation du sol et d'aménagement des premiers villages et terroirs agricoles.

ROME À BRUXELLES. L'OCCUPATION ROMAINE ET SON PAYSAGE

La conquête des Gaules par César amena une nouvelle acculturation, cette fois-ci entre les populations celtiques de la fin de l'Âge du Fer, descendant des populations néolithiques, et la civilisation romaine. Le mot gallo-romain, utilisé pour évoquer des découvertes romaines dans nos régions, est sensé traduire cet entremêlement culturel dont la prépondérance romaine tend aujourd'hui à être nuancée. La région de Bruxelles appartenait à la cité des Nerviens, dont le chef-lieu fut Bavay (France). L'inventaire des découvertes témoigne d'une occupation essentiellement rurale de la région, formée soit de petits établissements encore très peu étudiés par l'archéologie, soit de *villae rusticae*, c'est-à-dire de grandes exploitations agricoles (cf. encart) installées généralement au sommet des versants ou à mi-pente entre les plateaux céréaliers fertiles et les fonds de vallées nécessaires pour l'approvisionnement en eau et pour le pâturage du bétail.

Ces villas se sont surtout concentrées dans l'ouest et le nord-ouest de la région: Anderlecht au lieu-dit Champ de Sainte-Anne, Jette au *Laerbeekbos* (cf. encart), Laeken au *Stuyvenberg* et au lieu-dit *Hoogleest*, Merchtem (Brabant flamand), Strombeek-Bever (Brabant flamand) et Wemmel (Brabant flamand). La raison qui explique cela fut sans doute la recherche de la proximité du réseau routier romain représenté dans ce secteur, d'une part, par l'importante voie reliant Bavay à Utrecht via l'agglomération secondaire d'Asse (Brabant flamand), d'autre part, par une petite route locale appelée aujourd'hui chaussée romaine, passant au nord-ouest de Bruxelles et marquant la limite entre les régions flamande et bruxelloise (Strombeek-Bever et Laeken, Wemmel et Jette, Wemmel et Laeken). Cette proximité était importante, car elle permettait un acheminement

plus facile de la production agricole de ces exploitations vers les agglomérations marchandes de Velzeke, d'Asse et d'Elewijt (Brabant flamand).

De manière générale, l'interprétation des découvertes au sein de ces villas situe dans la deuxième moitié du premier siècle de notre ère l'intensification de la présence romaine, à l'image de ce qui se constate dans les autres parties de la Gaule. La fin de leur occupation est bien attestée archéologiquement, soit par des traces d'incendie, soit par du matériel bien daté, dans le courant ou vers la fin du III^e siècle. L'abandon de ces villas témoigne sans doute des troubles alors causés par les migrations germaniques et le début de l'émiettement de l'Empire romain. On reste pour cette période dans un flou relativement important, même si l'idée d'une baisse démographique et d'une déprise agricole est probable.

L'état du peuplement dans la région connu très probablement un affaiblissement que vint toutefois contrebalancer à partir de la fin du III^e siècle l'arrivée plus ou moins massive de migrants germaniques. L'archéologie a repéré une première fois dans la région l'arrivée de ces populations à Molenbeek-Saint-Jean, au lieu-dit *Laekenveld*, au fond d'un puits romain découvert en 1921. À quatre mètres de profondeur, les squelettes de deux jeunes soldats romains d'origine germanique, peut-être des Francs saliens, ont été retrouvés couchés sur un lit de terre glaise, recouverts par une grosse pierre et accompagnés de mobilier funéraire, notamment des armes. Le matériel archéologique situe ce contexte entre la fin du IV^e et le début du V^e siècle de notre ère.

LE PREMIER MOYEN ÂGE (500-1000): UNE PÉRIODE ENCORE MÉCONNUE EN RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

L'arrivée de populations germaniques, et en particulier de Francs saliens, et l'effondrement de la domination romaine ont certainement modifié le paysage de nos régions, mais on ignore encore jusqu'à quel point. La mise en perspective des

RECONSTITUER LE PAYSAGE ANCIEN ?

À quoi pouvait bien ressembler le paysage très ancien de la Région de Bruxelles-Capitale. Comment l'homme a-t-il imposé son empreinte et ses aménagements – habitats et villages, routes et chemins, villes et agglomérations – pour s'approprier l'espace ? Voilà quelques questions que nous tenterons d'aborder dans le cadre de ce premier chapitre. Pour y répondre, il est nécessaire de faire appel à deux types de sources.

Les premières sont constituées par les études archéologiques qui, d'une part, découvrent dans le sous-sol les restes de constructions et d'aménagements humains et qui, d'autre part, étudient et datent les vestiges matériels et les témoins architecturaux hors-sol encore préservés et identifiés comme tels. Cette archéologie livre une masse d'informations qui permet d'appréhender d'une manière ou d'une autre les aménagements que l'homme a produits pour organiser son territoire et s'y épanouir depuis les temps les plus reculés.

Le second type de sources est constitué par les données issues de la documentation écrite, la matière par excellence des historiens. Ces informations sont essentielles, mais doivent pour cela être combinées aux données archéologiques. Les unes ne peuvent aller sans les autres. Ceci étant dit, il convient d'insister sur deux choses concernant les sources écrites : d'une part, ces dernières sont généralement tardives – en Région de Bruxelles-Capitale, rien avant les VIII^e-IX^e siècles – et livrent donc l'image d'un paysage déjà évolué ; d'autre part, elles présentent un caractère souvent orienté, car elles sont par nature plus idéologiques, tandis que les informations obtenues par l'archéologie sont matérielles et ne dépendent donc pas de la mise par écrit d'un discours. Ceci ne signifie évidemment pas qu'il faille prendre les unes avec méfiance et les autres avec insouciance. Ceci veut dire surtout qu'il convient de prendre en compte les deux types de données et de les manipuler en connaissance de cause.

L'utilisation partielle ou imparfaite de ces données multiples est à l'origine de la

carence qui touche actuellement l'histoire ancienne de la région de Bruxelles. Plusieurs facteurs qui s'entremêlent participent plus particulièrement de ce fait : on dispose de peu de sources écrites datant d'avant la fin du premier millénaire de notre ère, ce qui rend toute interprétation difficile ; une tradition de la recherche bruxelloise qui s'est soit focalisée sur l'histoire d'une commune en se désintéressant de la ville et des communes voisines, soit qui a accordé une attention exclusive à la ville en oubliant l'importance des établissements ruraux ; une pratique archéologique insuffisante avant les années 1980-1990, renforcée par la césure administrative entre les communes du Brabant flamand et du Brabant wallon (compétence archéologique des Régions flamande et wallonne) et les dix-neuf communes de l'agglomération bruxelloise (compétence de la Région de Bruxelles-Capitale).

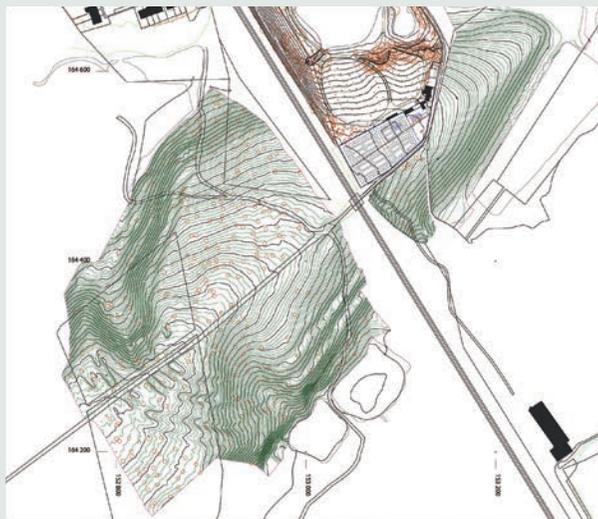
La situation évolue toutefois aujourd'hui sous l'impulsion d'une archéologie régionale de plus en plus dynamique. Les sources écrites disponibles depuis longtemps commencent peu à peu à être relues à l'aune des données archéologiques. Ces dernières ont reposé pendant longtemps sur des recherches anciennes, posant des problèmes difficiles en termes d'interprétation. Depuis la fin du siècle passé, les fouilles systématiques se sont multipliées, livrant des résultats précis et de meilleure qualité. L'archéologie commence à fournir l'image d'une occupation humaine rurale et dispersée, certes, mais d'une densité et d'un niveau de développement plus élevé qu'on ne l'a cru auparavant. Les analyses d'archéologie environnementale menées sur certains sites du Pentagone (ville historique) attestent ainsi très clairement pour le haut Moyen Âge (avant l'an mil) d'une empreinte anthropique significative sur les plateaux (Treurenberg, Coudenberg, place de la Vieille Halle aux Blés), tandis qu'une occupation plus faible marque les fonds de la vallée de la Senne.

Sur le plan de la documentation écrite, la faible quantité de textes s'explique en grande partie par deux facteurs historiques majeurs qui semblent avoir caractérisé dans la longue durée l'occupation du sol depuis la période

romaine au moins jusqu'à la genèse de Bruxelles. Il faut souligner d'une part l'absence dans l'espace régional d'une cité épiscopale ou d'une abbaye abritant le siège d'un pouvoir producteur d'écrits. Les centres épiscopaux et archiépiscopaux les plus proches sont Tournai, Liège et Cologne – la cité de Cambrai dont dépend Bruxelles durant tout le Moyen Âge, est plus éloignée encore – et les principales abbayes fondées au haut Moyen Âge – Saint-Bavon et Saint-Pierre à Gand, Gembloux, Nivelles, Saint-Trond, Andenne – sont toutes extérieures à la région. Ensuite – et ce deuxième point découle du premier – la lecture de la documentation écrite laisse entrevoir l'image d'une région caractérisée par des structures foncières essentiellement laïques et donc moins bien documentées. Mises à part les possessions de quelques grandes abbayes extrarégionales directement éclairées par les textes, l'espace régional semble avoir été occupé par une petite ou moyenne propriété laïque.

Dans sa dernière grande étude parue en 1926 sur *Le problème de la colonisation franque*, le professeur et archiviste de la Ville de Bruxelles Guillaume Des Marez avait fait valoir la plupart de ces indices. Il en déduisait une colonisation tardive par les populations germaniques, retard qu'il expliquait en évoquant une préférence pour les prairies et les bruyères du Brabant septentrional, faciles à mettre en valeur, face aux espaces forestiers et aux sols argileux lourds du Brabant méridional, plus difficiles à défricher et à cultiver. Le constat fait par Des Marez est juste, mais son explication doit être révisée. Il s'agit moins ici d'un déterminisme « géotechnique » que de la persistance de structures d'habitat fondamentalement rurales et dispersées au sein d'un espace dénué de tout point central structurant de type cité épiscopale, vicus, palais ou abbaye. La mise en perspective de toutes les sources écrites disponibles et l'apport récent d'une archéologie en plein développement permettent une lecture nouvelle et originale de l'évolution de la région bruxelloise.

L'HABITAT FORTIFIÉ DE « BOITSFORT-ÉTANGS »



Plan topographique du site fortifié de Boitsfort-Étangs. Coordonnées Lambert 1972. Réalisation : N. Paridaens, 2010 ; relevés : N. Paridaens, A. Darchambeau, B. Stewart, V. Decart, S. Modrie ; Fond de plan : CIRB-UrbiS (© CReA-Patrimoine, Université libre de Bruxelles).

L'habitat fortifié de «Boitsfort-Étangs» est un site d'importance internationale, protégé une première fois par arrêté le 30 mars 2000, puis définitivement classé le 4 septembre 2002 (voir fig. p. 10). À hauteur de la drève des Deux Montagnes, sur un plateau sablo-limoneux aux versants abrupts au confluent du Vuylbeek et d'un petit affluent, on peut observer les restes d'un aménagement défensif de type «éperon barré» fait de terre et de bois (dont on ne retrouve plus aujourd'hui que la pellicule carbonisée) remontant aux environs de 3000 avant notre ère. Il s'agit là d'un exemple exceptionnel de conservation en Europe occidentale où les fortifications ont été généralement nivelées et effacées, tandis que le relief des levées et des fossés fut ici préservé par le couvert végétal de la forêt.

Les fouilles systématiques qui ont apporté une première connaissance du site se déroulèrent en plusieurs grandes phases. Les premières furent menées en 1924 par le Service des Fouilles de l'État (A. de Loë et E. Rahir) et mirent au jour du matériel (essentiellement de la céramique) permettant de rattacher cet habitat fortifié à la civilisation du Néolithique moyen dite de «Michelsberg» (5050-2450 avant notre ère), du nom d'un site fortifié allemand de la région de Bade, commune d'Untergrombach. Les secondes, à partir de 1969, sous la direction de F. Hubert, établirent la réelle nature du site: interprété auparavant comme un site funéraire avec tumuli, cette seconde campagne fonda définitivement son caractère d'habitat fortifié: un espace de huit hectares protégé de plusieurs levées de terre et de fossés renforcés à l'intérieur par une palissade faite de troncs de chêne refendus. Plusieurs autres sites «Michelsberg» découverts à proximité, sur le versant de la vallée du Vuylbeek (ceux de «Kattenberg», «Heiligenborre», «Coin du Balai»), ainsi que les tertres au croisement de la drève des Tumuli et de l'avenue des Deux Montagnes, semblent connectés à cette fortification.

La découverte de matériel relevant des techniques mésolithiques au sein même de l'enclos protégé éclaire quelque peu le processus de contact et d'acculturation caractéristique de la période néolithique: ce type de découverte atteste que des relations se sont établies entre les populations locales de chasseurs-cueilleurs nomades et les nouvelles populations néolithiques de «Michelsberg». Cette présence traduit peut-être des échanges pacifiques. Néanmoins, la nature très défensive du site laisse penser que les relations sociales furent plus dures. Ces deux populations n'adoptaient en effet pas les mêmes modes de vie, voire même s'opposaient sur ce point, les Néolithiques aménageant leur terroir agricole au détriment des espaces naturels ou semi-naturels parcourus par les Mésolithiques. On peut donc imaginer que l'acculturation se fit durement et lentement par extinction progressive du groupe mésolithique. La dernière intervention archéologique sur le site, menée en 2010 par une équipe d'archéologues de l'ULB à l'intérieur de l'espace protégé, a permis la découverte d'un matériel céramique et lithique abondant confirmant la présence sur le site d'une population rattachée à la civilisation «Michelsberg».

LA VILLA GALLO-ROMAINE DU « LAERBEEKBOS » À JETTE

Remarquée une première fois en 1859 par l'historien et archéologue Louis Galesloot, la villa de Jette fut définitivement localisée en 1965 rue du Bois, à 900 m au sud de la « Chaussée romaine ». Elle fut fouillée entre 1968 et 1971 par le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore du Comté de Jette, en collaboration avec le Service national des Fouilles (A. Matthys). Un sondage sommaire fut réalisé en 1978 pour compléter le plan de la villa à l'ouest. Il s'agit de la seule villa gallo-romaine méthodiquement investiguée par l'archéologie en Région de Bruxelles-Capitale.

Comme souvent, la villa fut implantée au pied d'un promontoire occupant à mi-pente le versant sud de la vallée du Molenbeek, à l'abri des inondations, mais proche des terres fertiles à vocation céréalière et des zones humides en bas du versant. La villa répond à la typologie des petits bâtiments rectangulaires (un peu moins de 30 mètres de long) dotés d'un espace central. Elle présente en outre le type classique de portique en façade. Le portique, orienté au sud, reliait deux petits bâtiments d'angle tout en donnant accès à l'arrière à une grande pièce rectangulaire (15,75 x 8,70 mètres) et à de petites salles annexes. La connaissance de ces espaces demeure très malaisée en raison du passage d'un chemin d'origine médiévale, la rue au Bois, qui y a limité les investigations en sous-sol.

La présence de torchis brûlé permet de supposer qu'une partie au moins de l'élévation fut construite en colombage, posée sur un soubassement en pierre. Aucun complexe de bains n'a pu être formellement mis au jour, mais la découverte de deux pilettes d'hypocauste (carreaux de céramique) témoigne peut-être de la présence d'une pièce chauffée. Ce bâtiment résidentiel était vraisemblablement entouré d'un mur de clôture que deux sondages limités au nord ont recoupé à quelques mètres de la façade arrière. Les bâtiments d'exploitation agricole, généralement situés à l'écart du corps de logis, n'ont pas été révélés clairement par la fouille.

Le matériel archéologique découvert (principalement de la vaisselle en céramique et en verre) souligne les nombreux contacts commerciaux que la région entretenait avec les autres territoires des Gaules et de Germanie. Il situe l'occupation du site aux II^e-III^e siècles, avec une monnaie de Valérien I^{er} frappée en 254 qui fait office de *terminus post quem* et place l'abandon de la villa dans le courant de la deuxième moitié du III^e siècle.



La villa gallo-romaine de Jette. Plan archéologique des structures découvertes (© Graafschap Jette - Comté de Jette).



Maquette de la villa (© Graafschap Jette - Comté de Jette).



Silène en bronze (© Graafschap Jette - Comté de Jette).

données archéologiques et historiques livre l'image d'un peuplement rural dispersé, dont la densité démographique est difficile à estimer. Les nouvelles populations germaniques vivaient dans des habitats et se faisaient inhumer dans des nécropoles que l'archéologie a encore trop peu étudiés en Région de Bruxelles-Capitale. On peut pourtant compter sur la présence dans la région et ses alentours de quelques sites funéraires parmi les plus importants de Belgique. Ils constituent pour la plupart des exemples de cette relative continuité topographique du peuplement: Anderlecht, Asse (Brabant flamand), Erps-Kwerps (Brabant flamand). On notera en particulier dans l'espace de la Région de Bruxelles-Capitale le gisement archéologique du Champ de Sainte-Anne à Anderlecht, qui a livré à la fin du XIX^e siècle les traces superposées dans le sol d'un probable habitat de la fin de l'Âge du Fer (période dite de La Tène, V^e-I^e siècles avant notre ère), d'une villa gallo-romaine (II^e-III^e siècles de notre ère) et, enfin, d'un cimetière mérovingien de plus de trois cents tombes. Un mobilier extrêmement riche atteste de l'utilisation de ce cimetière depuis les environs des années 500 jusque vers 700, ce qui semble indiquer l'existence d'une petite concentration humaine. Le matériel a livré notamment deux angons, c'est-à-dire des lances que l'on attribue en général à des personnes d'un niveau social élevé. Il est donc possible d'imaginer à Anderlecht les traces d'un habitat humain et de sa composante aristocratique, associés probablement à un domaine agricole. D'autres sites sont attestés en Région de Bruxelles-Capitale par la documentation écrite, mais on ne peut en dire guère plus que leur simple mention (Woluwe-Saint-Lambert, Haren, etc.).

Parallèlement à ces traces de peuplement, on demeure dans une grande obscurité concernant les modalités et les ressorts du mouvement de christianisation dans la région. Cette histoire est cruciale pour comprendre comment nos régions ont acquis peu à peu l'apparence qu'on leur connaît en partie aujourd'hui. On sait que si la christianisation prit son envol avec les conversions au christianisme, d'une part de l'empereur romain Constantin en 312, d'autre part, du roi des Francs saliens Clovis vers la fin du V^e,

début du VI^e siècle, la réalité sur le terrain fut plus complexe. Dans le cas de la Région de Bruxelles-Capitale, l'éloignement du centre épiscopal de Cambrai et l'absence d'abbayes importantes n'ont guère favorisé la progression du mouvement de conversion des campagnes. Probablement la place de l'Église s'est-elle faite très progressivement. Elle fut incertaine durant les V^e-VI^e siècles pour s'affirmer ensuite de plus en plus nettement aux VII^e-VIII^e siècles. Au départ, il est probable que l'infrastructure ecclésiastique fut peu développée, dépendant à la fois de la capacité des évêques à se projeter loin de leur chef-lieu (en l'occurrence ici depuis la cité épiscopale de Cambrai dans le Nord de la France) pour aller fonder au loin des églises rurales et de la volonté des grands propriétaires fonciers (abbayes, chapitres cathédrales, laïcs) d'ériger sur leur terre un oratoire et d'y entretenir un clerc pour leurs paysans et les populations voisines. Tout au plus peut-on supposer que la fondation de l'abbaye royale de Nivelles au milieu du VII^e siècle par saint Amand et Itte, veuve du maire du palais Pépin I^{er} de Landen, a constitué un important point de départ pour le processus d'encadrement des populations.

À L'ORIGINE DE NOS COMMUNES: L'ÉGLISE AU MILIEU DU VILLAGE ?

À ce stade domine donc l'image d'un peuplement rural dispersé, en cours de christianisation, et d'un paysage fait de points d'habitat en clairière avec leurs unités agricoles disséminés au sein d'un milieu semi-naturel (forêts, landes et marais) certes touché par l'homme mais encore peu approprié et accaparé. C'est ce que les historiens ruralistes ont nommé l'agriculture extensive, avec des occupations précaires, mobiles et fluctuantes au sein du terroir, associant une part importante du milieu non cultivé mis à contribution par l'homme pour la cueillette, les prélèvements de matière première et l'élevage (*saltus*) et un espace restreint directement exploité par les cultures (*ager*). Une importante évolution du paysage se marque toutefois à partir du VIII^e siècle au moins. À l'instar de ce que l'on observe ailleurs en Europe

occidentale, les traces timides d'un regroupement villageois autour des premières églises témoignent à Bruxelles de la diffusion effective du christianisme et -ce qui semble lui emboîter le pas- d'un processus de réorganisation de l'espace avec la mise en place d'un réseau paroissial. Les propriétaires et seigneurs fonciers ont peut-être joué un rôle essentiel dans ce processus, car ils souhaitaient en effet mieux contrôler physiquement leurs populations et mieux les encadrer socialement par la religion. Ce processus, de nature politique et sociale, eut des conséquences spatiales et paysagères considérables, puisqu'il aboutira aux X^e-XII^e siècles à la fixation quasi définitive des centres villageois à l'origine de nos communes.

Ce regroupement progressif des lieux d'inhumation, de l'habitat et des églises paroissiales est plus difficile à lire aujourd'hui dans les régions urbanisées comme la Région de Bruxelles-Capitale. L'extension de l'agglomération bruxelloise aux XIX^e et XX^e siècles a en effet souvent modifié les structures viaires et la centralité des anciennes places. On n'entraperçoit plus aujourd'hui dans le tissu bâti cette morphologie ancienne que dans certaines communes au centre ancien un peu mieux préservé, telles qu'Anderlecht avec son *Rinck* (et parce que le centre communal a été déplacé à Cureghem au XIX^e siècle) ou, dans une moindre mesure, les sites paroissiaux de Berchem-Sainte-Agathe, de Haren ou encore de Woluwe-Saint-Lambert. L'observation archéologique de la polarisation des églises est manifeste dans certaines régions où ces dernières années de vastes campagnes d'archéologie préventive ont été menées dans le cadre des grands travaux d'infrastructure. Les données sont plus ténues en Région de Bruxelles-Capitale et dans les régions voisines, mais elles ne sont pas pour autant réfutables. Des occupations sous plusieurs églises et chapelles ont en effet été clairement constatées archéologiquement. Il s'agit souvent de traces funéraires qui succèdent alors à la pratique des inhumations en plein champ telles qu'elles avaient eu cours durant la période mérovingienne (500-750) avec la nécropole en plein champ d'Anderlecht, par exemple. Ces découvertes connec-

tées aux oratoires paroissiaux prouvent donc que ces derniers ont progressivement polarisé les cimetières et parfois l'habitat (c'est le processus de l'*ineccliamiento* élaboré par l'historien Michel Lauwers) à partir des VIII^e-IX^e siècles et qu'ils se sont affirmés comme les centres villageois à partir du Moyen Âge central (X^e-XIII^e siècles). On peut ainsi noter quelques beaux exemples en Région de Bruxelles-Capitale et à proximité avec la découverte: à Bruxelles, sous la cathédrale des Saints-Michel-et-Gudule, de plusieurs tombes datées du IX^e siècle par radiocarbone, datation confirmée par la collecte de plusieurs monnaies de Louis le Pieux (814-840); à Neder-Over-Heembeek, sous l'ancienne église Saint-Pierre, de plusieurs couches stratigraphiques antérieures au XI^e siècle, dont la plus ancienne est composée d'un oratoire en bois à plan simple comportant plusieurs tombes; à Ganshoren, sous la chapelle Saint-Martin, de matériel céramique daté des IX^e-X^e siècles; à Anderlecht, à proximité immédiate de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Guidon, à l'emplacement de l'actuel centre culturel d'Anderlecht, Espace Maurice Carême (rue du Chapelain 1), de deux fours datés par radiocarbone de la fin du X^e siècle; à Huizingen (Brabant flamand), sous l'église Saint-Jean-Baptiste, d'un cercueil en bois daté par radiocarbone des IX^e-X^e siècles et relié aux traces archéologiques d'une ancienne chapelle en bois; à Kobbe-gem (Brabant flamand), sous l'ancienne église Saint-Géry, de matériel céramique du IX^e siècle retrouvé dans un trou de poteau et des fosses, en lien possible avec un premier oratoire en bois antérieur à l'an mil.

Entre le IX^e et le XII^e siècle, la logique spatiale et l'organisation de nos villages centrés sur leur église semblent donc avoir pris forme progressivement et définitivement. Ce processus de réaménagement du territoire prend pour cadre un autre phénomène, tout aussi important mais moins visible, spatial et patrimonial que le précédent, qui concerne la croissance démographique et économique qui sourd au moins depuis les VII^e-VIII^e siècles. Parler de cette croissance n'est pas coquetterie d'érudit. C'est au contraire souligner combien toute forme d'urbanisme ou d'aménagement du territoire,

toute forme de production matérielle de ce qui peut un jour prétendre à devenir du patrimoine est intimement liée aux évolutions économiques et sociales. Cette croissance économique culmine avec la période dite du Moyen Âge central (1000-1300) et correspond à l'émergence des villes médiévales -ici la naissance de Bruxelles-, à l'accélération des «grands défrichements» et à la fixation de nos villages, et enfin au développement et à l'épanouissement du commerce de longue distance.

Les premiers signes d'une croissance économique et démographique, tenus dans la région avant le IX^e siècle, apparaissent au grand jour à la fin du X^e siècle avec la création par l'abbaye de Nivelles du marché rural de Lennik-Saint-Quentin (Brabant flamand) en 978. Le contexte de cette création est fondamental: avant 978, l'abbaye de Nivelles ne possédait qu'un seul lieu de marché, celui du bourg même établi aux portes du monastère. Ce lieu d'échange répondait à la présence de l'abbaye qui y réunissait les productions de ses nombreux domaines. Ceux-ci étaient alors répartis en deux grands ensembles, l'un dans la région de Nivelles même et l'autre entre la Dendre et la Senne, c'est-à-dire actuellement entre le Brabant flamand et la Région de Bruxelles-Capitale. L'installation à Lennik par les autorités monastiques d'un marché et d'un fonctionnaire chargé d'y prélever des taxes commerciales répondait donc à la volonté de doter le second bloc de propriétés de Nivelles d'un lieu de marché, dont Lennik fut alors choisi comme centre. Dans ces conditions, il faut indiscutablement considérer ce marché rural comme le signe d'une animation agricole et commerciale importante des campagnes proches du futur Bruxelles à la fin du X^e siècle. Les terres de l'abbaye (comme celles des autres propriétaires fonciers sans doute) y produisent suffisamment de surplus pour approvisionner un lieu d'échange et dégager des revenus imposables. Il n'est guère étonnant dans ce contexte de croissance de retrouver bientôt la première mention de Bruxelles, au début du XI^e siècle, sous la forme d'un *portus*, c'est-à-dire d'une agglomération par où transitent des produits de l'agriculture environnante.

NOTE

* BONENFANT, P.-P., «Le pays et les hommes, relations premières», in: *La région de Bruxelles, des villages d'autrefois à la ville d'aujourd'hui*, Bruxelles, 1989, p. 20.

BIBLIOGRAPHIE

Atlas du sous-sol archéologique de la région bruxelloise, vol. 1-23, Bruxelles, Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, 1992-2011: CABUY, Y., DEGRE, S., LEUXE, F., DEMETER, S. et al. (1992-1997); GUILLAUME, A. et MEGANCK, M. (2004-2011).

BONENFANT, P.-P., «Le pays et les hommes, relations premières», in: SMOLAR-MEYNART, A. et STENGERS, J. (dir.), *La région de Bruxelles. Des villages d'autrefois à la ville d'aujourd'hui*, Crédit communal, Bruxelles, 1989, p. 20-35 (Collection Histoire, série in-4°, 16).

CHARRUADAS, P., «Bruxelles et ses communes. Une région, une histoire...», in: JAUMAIN, S. (dir.), *Histoire et patrimoine des communes de Belgique. La Région de Bruxelles-Capitale*, co-édition Racine-Dexia, Bruxelles, 2009, p. 12-50.

CHARRUADAS, P., «Les premiers siècles de l'histoire de Bruxelles (XI^e-XIII^e siècles). La perspective des rapports ville-campagnes», *Cahiers bruxellois*, 41 (2009-2010), 2009, p. 31-42.

CHARRUADAS, P., «De la campagne à la ville. Peuplement, structures foncières et croissance économique dans la région de Bruxelles avant l'an mil», *Medieval and modern matters*, 2 (2011), 2012, p. 1-24.

DEGRAEVE, A., DEMETER, S., DEVOS, Y., MODRIE, S., VAN BELLINGEN, S., «Brussel vóór 1200: een archeologische bijdrage», in: DEWILDE, M., ERVYNCK, A. et BECUWE, F. (éd.), *Cenulae recens factae. Een huldeboek voor Johnny De Meulemeester*, Academia Press, Gand, 2010, p. 141-157 (*Jaarboek Abdijmuseum Ten Duinen 1138'-Novi Monasterii*, 10).

DESPY, G., «Un dossier mystérieux: les origines de Bruxelles», *Bulletin de l'Académie royale de Belgique (Classe des Lettres)*, VIII, 1997, p. 241-303.

DEVOS, Y. et FECHNER, K., «L'archéologie du paysage», *Région de Bruxelles-Capitale. L'archéologie du Néolithique à la Révolution industrielle*, Mardaga, Liège, 2002, p. 69-70.

MARIËN, M.-E., «La région bruxelloise avant 700», *Cahiers bruxellois*, 2, 1957, p. 1-72.

MARTINY, V.-G., *Bruxelles: l'architecture des origines à 1900*, Nouvelles éditions Vokaer, Bruxelles, 1980 (Ville d'art, 1).

MATTHYS, A. et al., *Bruxelles avant 400. Présence romaine à Bruxelles et environs*, Publication extraordinaire du Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore du Comté de Jette, Bruxelles, 1978.

VAN BELLINGEN, S., «Enkele nieuwe gegevens m.b.t. de Gallo-Romeinse villa van Jette (Brussels Hoofdstedelijk Gewest)», *Journée d'archéologie romaine. Conférence annuelle belge d'archéologie romaine (Bruxelles, 30 avril 2011)*, Bruxelles, 2011, p. 129-134.

COMITÉ DE RÉDACTION

Jean-Marc Basyn, Stéphane Demeter, Paula Dumont, Ode Goossens, Isabelle Leroy, Muriel Muret, Cecilia Paredes et Brigitte Vander Bruggen avec la collaboration de Pascale Ingelaere et Anne-Sophie Walazyc pour le cabinet de Charles Picqué, Ministre-Président chargé des Monuments et Sites.

SECRÉTARIAT

Cindy De Brandt et Linda Evens

COORDINATION DE PRODUCTION

Koen de Visscher

RÉDACTION

Françoise Aubry, Claire Billen, Paulo Charruadas, Odile De Bruyn, Quentin Demeure, Stéphane Demeter, Michel de Waha, Daniel Geerinck, Eric Hennaut, Catherine Leclercq, Christophe Loir, Marc Meganck, Benoit Mihail, Philippe Sosnowska, Sven Sterken, Christophe Vachaud, Linda Van Santvoort, Patrick Viaene,

TRADUCTION

Gitracom

RELECTURE

Elisabeth Cluzel, Michèle Herla et le comité de rédaction.

GRAPHISME

supersimple.be

IMPRESSION

Dereume Printing

REMERCIEMENTS

Philippe Charlier, Julie Coppens, Alice Gerard et Alfred de Ville de Goyet (Centre de Documentation de l'Aménagement du Territoire et du Logement), Marcel Vanhulst (Direction Communication Externe).

ÉDITEUR RESPONSABLE

Arlette Verkruyssen, Directeur général de l'Administration de l'Aménagement du Territoire et du Logement de la Région de Bruxelles-Capitale - Direction des Monuments et Sites, CCN - rue du Progrès 80, 1035 Bruxelles

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leur auteur. Tout droit de reproduction, traduction et adaptation réservé.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Malgré tout le soin apporté à la recherche des ayants droit, les éventuels bénéficiaires n'ayant pas été contactés sont priés de se manifester auprès de la Direction des Monuments et des Sites de la Région de Bruxelles-Capitale.

IMAGE DE COUVERTURE

Vue nocturne sur Bruxelles à partir de l'avenue Louise (M. Vanhulst, 2012 © MRBC)

LISTE DES ABRÉVIATIONS

ACPASB - Archives du Centre Public d'Aide Sociale de Bruxelles
AAM - Archives d'Architecture Moderne
AGR - Archives générales du Royaume
ARB - Académie royale de Belgique
AVB - Archives de la Ville de Bruxelles
DMS - Direction des Monuments et Sites
KBR - Bibliothèque royale de Belgique
KIK-IRPA - Institut royal du Patrimoine Artistique (Bruxelles)
MRAH - Musées royaux d'Art et d'Histoire (Bruxelles)
MRBC - Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale - Centre de Documentation de l'Administration du Territoire et du Logement
MVB - Musée de la Ville de Bruxelles - Maison du Roi
SIWE - Steunpunt industrieel en wetenschappelijk erfgoed
SRAB - Société royale d'Archéologie de Bruxelles
VIOE - Vlaams Instituut voor het Onroerend Erfgoed

ISSN

2034-578X

Dit tijdschrift verschijnt ook in het Nederlands onder de titel « Erfgoed Brussel ».